

Annick Ettlin

LE DOUBLE DISCOURS DE MALLARMÉ

Une initiation à la fiction



ITHAQUE

©Ithaque_A. Ettlin_extrait
LE DOUBLE DISCOURS DE MALLARME

Cet ouvrage est publié avec le soutien de l'université de Genève, de sa faculté des Lettres et de son département de Langue et de Littérature françaises modernes, ainsi que de la Société Académique de Genève et de la Fondation Ernst et Lucie Schmidheiny. Sa rédaction a été facilitée par le soutien du département de Langue et de Littérature françaises modernes, du Fonds national suisse de la recherche scientifique et de l'Institute for Advanced Studies in the Humanities d'Édimbourg.

Pour leurs conseils, leurs critiques et surtout pour leur attention, j'aimerais remercier les premiers lecteurs de ce livre : Jérôme David, Laurent Jenny, Patrizia Lombardo, Bertrand Marchal, Martin Rueff et Alain Vaillant.

Création et réalisation de la couverture : Hansje van Halem

ISBN 978-2-916120-89-8

Dépôt légal, 1^{re} édition : octobre 2017

© 2017, LES ÉDITIONS D'ITHAQUE

3, rue Primatice 75013 Paris – www.ithaque-editions.fr

À Patrizia Lombardo,
avec reconnaissance et affection

À Ralph : car tout a eu lieu

quand bien
même il n'en existe-
rait rien –
 j'y crois –
 j'y crois

et il faut qu'il n'en
existe rien pour que
je l'étreigne et y
croie totalement

Stéphane Mallarmé, *Épouser la notion*,
Œuvres complètes, t. I, p. 1067-1068.

Sommaire

INTRODUCTION :

L'EXISTENCE LITTÉRAIRE

PRÉLUDE 13

1. LA CRISE DES LETTRES 20
2. LE RAVISSEMENT DU POÈTE 30
3. « LA PIÈCE PRINCIPALE OU RIEN » 38

I. L'APPARITION DU POÈTE

PRÉLUDE 51

4. LE « DOUBLE ÉTAT » 55
5. LE POÈTE ET LA « FOULE » 70
6. LES PARADOXES DE
LA « DISPARITION ÉLOCUTOIRE » 86
7. LA CRITIQUE DU POÈTE MAUDIT 100
8. LE « POÈTE DISSIMULÉ » 116

II. LES PRESTIGES DU POÈME

PRÉLUDE 131

9. « À QUOI SERT CELA ? » 138
10. FONCTIONS DE LA POÉSIE 155
11. LE POÈTE ET LA FICTION 165
12. MENSONGES, MYSTIFICATIONS, SORTILÈGES 180
13. LA CRISE DE LA POÉSIE 203

III. LA POÉSIE, ENTRE LE MYTHE ET LA FICTION

PRÉLUDE 229

14. PAROLES DE VIE, PAROLES DE MORT 234

15. LES MOTS DES AUTRES 253

16. LE MYSTÈRE D'UN NOM 264

17. LE PORTRAIT DU POÈTE 280

18. MALLARMÉ L'IMPERSONNEL 297

19. « QUAND BIEN MÊME IL N'EN EXISTERAIT RIEN » 318

CONCLUSION 337

INDEX DES NOMS PROPRES 347

INDEX DES TEXTES COMMENTÉS 351

Introduction

L'EXISTENCE LITTÉRAIRE

Prélude

CE LIVRE S'INTÉRESSE À UNE CRISE DE LA LITTÉRATURE qui prend sa source chez Mallarmé mais est appelée à se répandre, comme on le sait, bien au-delà de la fin du XIX^e siècle. On ne compte plus, depuis quelques années, les mises en question publiques, plus ou moins argumentées, de l'intérêt et de l'utilité des études littéraires, les discussions souvent engagées sur la place de la littérature dans la cité, sur ses usages et sur l'urgence qu'il pourrait y avoir à les réévaluer, voire à les réinventer. Il y a à peu près dix ans, Yves Citton proposait qu'on « actualise » les textes du passé – sans nécessairement d'ailleurs abandonner la règle de conduite selon laquelle le chercheur s'efforcera de restituer et de respecter les données contextuelles de son objet d'étude, mais en l'encourageant à privilégier un autre objectif, celui d'« apporter un éclairage dépaysant sur le présent¹ ». Inspiré par un tel projet, et bien qu'il soit consacré à l'un des auteurs les plus canoniques d'une modernité littéraire aujourd'hui révolue, ce livre voudrait montrer qu'on peut lire Mallarmé une fois de plus à partir des défis qui se posent à notre discipline dans son ici et maintenant, en tenant compte de ses métamorphoses ou de ses questionnements théoriques récents. Les « scoliastes futurs² » auxquels le poète adressait malicieusement ses *Poésies*, les tournant résolument vers un à-venir,

1. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 265.

2. Stéphane Mallarmé, *Poésies*, in *Œuvres complètes*, 2 vol., éd. B. Marchal, Paris, Gallimard, 1998-2003, t. I, p. 48.

sont peut-être bien devenus aujourd'hui, après s'être incarnés chez les structuralistes et dans les différents avatars du formalisme, les acteurs d'un « tournant pragmatique » dont on parle désormais beaucoup et dont ce livre participe. Reprenant à mon compte la déclaration de Jean Ricardou qui, en 1980, défendait l'idée d'une lecture « rétrospective » – « il y a une certaine façon d'aimer la littérature d'aujourd'hui qui permet de mieux comprendre la littérature d'autrefois¹ », affirmait-il –, je m'efforcerai de montrer ici que la réciproque est tout aussi vraie.

Je vais donc entreprendre de lire Mallarmé à partir du lieu et du moment où je me trouve, de la même manière que celui-ci, lorsqu'on lui demandait de ressaisir l'importance de Tennyson, par exemple, admettait ne pouvoir le faire que « vu d'ici² ». Il ne le regrettait pas : de cette manière, il pouvait d'autant mieux faire rayonner le poète-lauréat, révéralé par le public anglais mais finalement assez mal connu en France. C'est en évaluant les usages que tel lecteur, situé quelque part dans le temps et dans l'espace, peut faire d'une œuvre qui le concerne encore, sans trop préjuger de ce qui par avance ou par convention semble appartenir à la catégorie des bons ou des mauvais usages, que Mallarmé espérait relancer l'influence du poète britannique – et surtout contribuer à inscrire son nom dans ce domaine commun que constitue la littérature, dont on n'a pas fini de repenser le partage et la circulation. Les travaux d'Hélène Merlin-Kajman, aujourd'hui, nous rappellent que les textes littéraires, qu'elle considère comme « objets symboliques », sont « particulièrement puissants en raison de leur plasticité [et] de leur disponibilité temporelle » : en réfléchissant aux formes diverses de leur transmission, on œuvrerait à en développer la « transitionnalité³ ».

Pourquoi la critique n'irait-elle pas chercher dans les textes du passé des solutions aux problèmes qui l'occupent aujourd'hui ? S'il est vrai que

1. Jean Ricardou, « Pour une lecture rétrospective », *Revue des sciences humaines*, XLIX, 117, 1980, p. 57-66 (p. 66).

2. V. Stéphane Mallarmé, « Tennyson vu d'ici », *Divagations*, in *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 138-141.

3. Hélène Merlin-Kajman, « La Transitionnalité de la littérature. Une dis/continuité historique », in *Fragments d'un discours théorique. Nouveaux éléments de lexique littéraire*, éd. E. Bouju, Nantes, Cécile Defaut, 2015, p. 390. Du même auteur, v. aussi *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre*, Paris, Gallimard, 2016, et *L'Animal ensorcelé. Traumatisme, littérature, transitionnalité*, Paris, Ithaque, 2016.

la « crise de vers » analysée en 1897 par Mallarmé n'a pas grand-chose à voir avec la « crise des études littéraires » des années 2000, à l'origine de ce nouveau genre d'essais théoriques qu'on voit proliférer depuis une dizaine d'années, plus seulement aux États-Unis mais aussi en France, essais de crise ou de théorie littéraire « par gros temps », l'acte de lecture exigeant auquel son œuvre invite a le mérite de nous y faire penser de façon originale, d'abord, puis de nous y faire penser ensemble, aussi, au moyen d'un corpus dont les critiques professionnels sont nombreux à s'être emparés – leur nombre ne faiblit guère, au moins depuis les années 1970 – et que le grand public reconnaît comme l'une des pièces principales du canon littéraire français. Comme Citton l'indiquait dans les premières pages de son livre sur l'actualisation, il est important « de comprendre, de valoriser et d'apprendre à faire fructifier » les « anachronisme[s] » que tout critique devrait avoir le droit de commettre – ce qui ne veut bien sûr jamais dire qu'on l'autorisera, ou qu'il s'autorisera lui-même, à écrire *tout ce qu'il veut* ou *n'importe quoi*, puisque la matérialité des textes, la rigueur de la méthodologie avec laquelle il les aborde, l'existence d'un discours critique qui le précède et la nécessité d'entrer dans un dialogue avec ses pairs se chargeront bien de l'en préserver –, de tels anachronismes valant la peine d'être commis précisément parce qu'ils sont « ce dont se nourrit la vie même de la littérature¹ ».

À force de souligner le caractère ludique des gestes d'actualisation dont sont responsables plusieurs critiques, aujourd'hui – on pensera notamment à Pierre Bayard² et à Marc Escola³ –, on a tendance à ne pas voir qu'ils sont avant tout politiques : ils visent à redonner la littérature en partage, en montrant que les textes littéraires peuvent encore, comme à d'autres époques, révéler sur la société qui s'en empare les idéologies

1. Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 26.

2. V. Pierre Bayard, *Demain est écrit*, Paris, Minuit, 2005, et *Le Plagiat par anticipation*, Paris, Minuit, 2009.

3. V. Marc Escola, *Lupus in fabula. Six façons d'affabuler La Fontaine*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2003, ou *La Case blanche. Théorie littéraire et textes possibles*, éd. M. Escola et S. Rabau, *La Lecture littéraire*, 8, 2012, ainsi que la page internet de *Fabula. La recherche en littérature* consacrée aux « textes possibles », qui rend justice aux travaux de Michel Charles et de Jacques Dubois avant de regrouper les références de nombreux articles inspirés par les propositions d'Escola et de ses collaborateurs, témoignant de l'intérêt qu'elles suscitent depuis une dizaine d'années [http://www.fabula.org/atelier.php?Textes_possibles].

et les réflexes de pensée dans lesquels elle est prise. Comme l'affirme Jean-François Hamel dans un essai sur la réception politique, orientée à gauche, de l'œuvre de Mallarmé, la lecture « fabrique à partir de textes épars l'identité historique d'une communauté¹ ». Elle produit du commun, en donne à voir l'existence et, comme le soutient Jacques Rancière depuis la parution du *Partage du sensible* en 2000, puis de *Politique de la littérature* en 2007, indique aussi « les découpages qui y définissent les places et les parts respectives² », découpage qu'elle a même contribué à renégocier pendant toute la période moderne de notre histoire littéraire.

En mettant le doigt sur « le problème de l'activité du lecteur³ », une critique d'actualisation, qu'on pourrait dire aussi politique, ou pragmatique, n'innove pas tant sur le plan méthodologique – à cet égard, elle n'a rien de fondamentalement nouveau à proposer –, que sur le plan à la fois plus général et plus abstrait de la théorie. Ce qui change affecte moins le lecteur lorsqu'il se trouve seul devant un texte à lire, qu'il en entreprend l'exploration herméneutique, que ce même lecteur lorsqu'il imagine et de fait participe à fonder une communauté littéraire dont l'existence se trouve à mi-chemin entre le réel et le mythe, lorsqu'il s'interroge sur ce qu'il fait au texte et sur ce que le texte lui fait, puis lorsqu'il pose les mêmes questions non plus à son échelle individuelle mais à celle de la société, à une époque et dans un lieu donnés. L'événement qui compte vraiment a lieu « une fois le livre refermé » : on pourrait se mettre, avec Marielle Macé, à « définir toute œuvre par la façon dont on la pratique⁴ », au niveau du sujet solitaire d'abord mais aussi et surtout au niveau de l'individu social, pris dans une logique collective que la littérature, quoiqu'on dise, a encore le pouvoir d'infléchir, afin de corriger le « malentendu⁵ » dont parlait Jean-Pierre Cometti lorsqu'il

1. Jean-François Hamel, *Camarade Mallarmé. Une politique de la lecture*, Paris, Minuit, 2014, p. 14.

2. Jacques Rancière, *Le Partage du sensible. Esthétique et politique*, Paris, La Fabrique, 2000, p. 12.

3. À ce sujet, v. le premier chapitre du livre de Citton, *Lire, interpréter, actualiser*, op. cit., p. 43-64.

4. Marielle Macé, « Disponibilités littéraires. La lecture comme usage », *Littérature*, 155, 2009, p. 3-21 (p. 20 et 3). Du même auteur, v. *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.

5. Jean-Pierre Cometti, *La Force d'un malentendu. Essai sur l'art et la philosophie de l'art*, Paris, Questions théoriques, 2009. Sur l'approche pragmatiste dans les études littéraires, v. par exemple Florent Coste et Thomas Mondémé, « L'Ordinaire de la littérature. Des bénéfiques pragmatistes dans les études littéraires » [En ligne], *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 15, 2008, [<http://traces.revues.org/633>].

regrettait l'isolationnisme théorique dans lequel l'art s'est abrité depuis le début de la modernité, qui a fini par dissoudre ses liens avec la vie et les autres domaines d'action.

On peut croire que pour reconquérir la place des lettres dans la cité des années 2010 et au-delà, après la modernité, il faut poser à nouveaux frais la question de savoir « ce qu'est la littérature ». L'essai de Sartre, publié en 1948¹, est un indice particulièrement clair de la tradition que Jean-Marie Schaeffer a appelée « spéculative² », qui prend sa source chez les romantiques allemands, court presque jusqu'à nous et se construit sur l'énigme jamais résolue de l'identité de l'art. On peut avoir envie aujourd'hui de se pencher sur une nouvelle définition du mot « littérature », mais ce n'est pas de cette manière qu'on répondra le mieux ni le plus efficacement à la crise. Il paraît à la fois plus urgent et plus utile de réfléchir à la présence, à la circulation des textes et des idées littéraires, aux pratiques qu'ils requièrent, à ce qu'ils représentent pour une communauté. Mallarmé, lui, n'a jamais posé la question de savoir ce qu'est la littérature, mais il a demandé si « quelque chose comme les Lettres existe » et « à quoi sert cela³ », s'interrogeant ainsi sur leur spécificité et leur fonction.

Si ce livre défend malgré tout une certaine idée de littérature, celle-ci ne se donne à saisir qu'inscrite dans le contexte de ses usages et de sa transmission. J'envisagerai la poésie comme une action adressée, incarnée sous une forme textuelle – une certaine pratique de la langue, pour le poète comme pour ses lecteurs – et sous une forme sociale – une certaine place dans la société, qu'occupent d'une part le livre et d'autre part l'auteur. L'action poétique que je déchiffrerai et décrirai dans les pages de l'œuvre de Mallarmé a en outre pour fonction, d'abord, de préserver, mais avec ambivalence, des croyances dont nos communautés ont besoin – la croyance en l'idée, en l'existence de la vérité, en celle de l'absolu, en les vertus à la fois fédératrices et transcendantes de la langue – et ensuite d'encourager des comportements qui, venant à bout des ambivalences théoriques, confirment la pertinence de telles croyances : grâce à la littérature, l'idée, la vérité, l'absolu, les valeurs

-
1. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature*, in *Situations*, t. II, Paris, Gallimard, 1948.
 2. Jean-Marie Schaeffer, *L'Art de l'âge moderne. L'esthétique et la philosophie de l'art du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 1992.
 3. Stéphane Mallarmé, *La Musique et les Lettres*, in *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 65 et 67.

culturelle et transcendantale de la langue existent, quand on y croit, qu'on leur donne forme et qu'on se met à agir ou interagir en conséquence.

Le parti pris de ce livre, encore une fois, est pragmatiste. Il propose de renoncer à un « essentialisme » concentré sur l'*en soi* de la littérature, qui lui supposerait une valeur de vérité supérieure à celle des autres activités humaines, la séparerait du commun en lui inventant un langage propre, lui attribuerait des secrets que le lecteur aurait pour tâche de découvrir puis de révéler à ses pairs. Il opte plutôt pour une approche relativiste ou constructiviste des œuvres, insiste sur l'importance de la relation littéraire, bat en brèche les dualismes fermes opposant par exemple la réalité et la fiction, les formes de vie et celles de l'art, ou encore l'œuvre et sa réception, s'émerveillant de voir les gestes, les idées et les croyances qui peuvent émerger d'une rencontre entre un lecteur et un texte, ou de la transformation de ce dernier en un objet culturel et symbolique, social, dans lequel se cristallise quelque chose comme un fonds ou un bien commun. Ce qui ne revient pas nécessairement à faire jouer une attitude mystificatrice – celle des naïfs « essentialistes » – contre un bon sens pratique à qui on ne la fait pas : s'il n'est certainement pas mauvais de prendre conscience du « péril » que peut représenter aujourd'hui « une mystique de la littérature¹ », ce livre voudrait pourtant déjouer une alternative sur laquelle la critique bute souvent, et s'autoriser à ne pas toujours distinguer entre le mythe et la critique du mythe, à ne pas juger l'un au profit de l'autre, c'est-à-dire à assouplir la vision pragmatiste défendue par Richard Rorty², par exemple, en suivant les propositions plus nuancées de Richard Shusterman³, auquel on peut être reconnaissant d'avoir fait découvrir au public français les écrits sur l'art de John Dewey, traduits notamment par Jean-Pierre Cometti⁴.

1. Étienne Anheim et Antoine Lilti, « Introduction », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, « Savoirs de la littérature », 65:2, 2010, p. 253-260 (p. 255).

2. V. Richard Rorty, *Philosophy and Social Hope*, Londres, Penguin Books, 1999, en particulier le chapitre intitulé « The Pragmatist's Progress. Umberto Eco on Interpretation », p. 131-147, repris in *Interprétation et surinterprétation*, Paris, Puf, 1996, p. 81-99, volume collectif signé par C. Brooke-Rose, J. Culler, U. Eco et R. Rorty, édité par S. Collini et traduit en français par J.-P. Cometti.

3. V. Richard Shusterman, *L'Art à l'état vif. La pensée pragmatiste et l'esthétique populaire*, Paris, Minuit, 1991, p. 83.

4. V. John Dewey, *L'Art comme expérience*, trad. coordonnée par J.-P. Cometti, Paris, Gallimard, 2010.

L'indécidabilité que je revendique ici est en fait inspirée pour une bonne part de celle de Mallarmé lui-même. On verra dès le début que les propos les plus matérialistes du poète sont non seulement camouflés dans une langue obscure, de façon à ce que les lecteurs puissent très bien ne pas les y voir, mais aussi déguisés, bien souvent, en propos idéalistes, passibles de servir l'idéologie qu'ils dénoncent. Mes interprétations, si elles diffèrent sensiblement d'une bonne partie des lectures ayant dominé les études sur Mallarmé depuis les années 1970 – à de très notables exceptions près, qu'on découvrira au fil de la discussion –, ne les surpassent ainsi pas plus qu'elles ne les démentent. Mallarmé n'a pas été mal lu, et le critique qui se pencherait une fois de plus sur son œuvre aujourd'hui n'aurait pas nécessairement à jouer le rôle d'un redresseur de torts. J'aimerais plaider de fait non seulement pour la pertinence actuelle que devrait viser toute nouvelle lecture, mais aussi pour une malléabilité de la réception critique, qui autoriserait les relectures. Bien que je me trouve sur le point d'entreprendre une saisie pragmatiste de l'œuvre de Mallarmé, je m'abstiendrai par conséquent de discréditer d'emblée sa saisie essentialiste, rendue possible par une époque et une idée de littérature qui ne sont plus les nôtres. Rien n'est à brûler, mais tout est quand même à réinventer : il s'agit d'apprendre aujourd'hui à faire *autre chose* avec la poésie de Mallarmé, de déplacer ses usages, une fois qu'on a repensé la nature et les raisons d'être de l'acte herméneutique. Il s'agit aussi, par ailleurs, de réapprendre à percevoir ou de faire percevoir à ceux qui la découvrent la beauté de cette poésie et de la pensée qu'elle met en forme, beauté qui ne va plus toujours de soi, si j'en crois mon expérience auprès de jeunes étudiants désormais moins soumis à l'autorité du canon et circonspects face aux jugements de goût à l'emporte-pièce. La valeur de la poésie moderne est peut-être à (faire) redécouvrir selon de nouveaux critères, même si un tel projet, bien sûr, n'a pas de commune mesure avec l'ambition du livre qui commence maintenant.